

Parmi ces incomparables cavaliers, les vieux avaient été à Balaklava et à Solférino, les jeunes furent à Sedan où ils emportèrent, dans leur glorieux linceul, l'oraison funèbre du roi de Prusse : « Oh ! les braves gens ! »

Cette valeur fut toujours la tradition des chasseurs d'Afrique et coupables sont ceux qui s'efforcent de détruire dans l'armée française le talisman de la tradition.

Dans cette affaire, nous eûmes 1 officier, 6 chasseurs tués et 20 blessés. Les Mexicains laissèrent 200 morts sur le terrain; quant aux prisonniers, nos cavaliers ne pouvant négliger la proie pour ce qui n'était plus que l'ombre, les laissèrent échapper pour poursuivre les autres. Presque tous nos sabres durent passer chez l'armurier, ébréchés, tordus ou brisés. En somme, les 400 cavaliers de Mirandole avaient culbuté 2.000 cavaliers de Comonfort.

Le général parcourut le camp, distribuant de bonnes paroles, puis se rendit au Molino de Guadalupe où il prescrivit encore l'exécution de travaux de défense devant permettre de garder cette position avec un seul bataillon du 62^e; car les travaux du siège vont commencer et il est indispensable d'avoir le plus de monde disponible; d'autant que nous avons par devant nous une garnison supérieure en nombre d'hommes et en canons, et par derrière une armée d'observation nombreuse. Dès lors, le 62^e occupera, à lui seul, la position del Molino de Guadalupe et l'étang de San-Balthazar d'où le 51^e ralliera la division aux attaques.

En rentrant au quartier général, le général reçoit tous les ordres relatifs au siège, la constitution des états-majors de tranchée, l'organisation du service réparti entre les deux divisions.

Aussi le soir, après dîner, nous montons sur la terrasse pour voir si l'ouverture de la tranchée attire l'attention de l'ennemi. La place tire des coups de canon un peu de tous côtés et ne semble pas se douter qu'on pioche avec acharnement à 500 mètres du fort San-Xavier.

Le 23 mars, à la nuit, commençait le siège de Puebla.

CHAPITRE XIII

ATTAQUES CONTRE LE PÉNITENCIER

Ouverture de la tranchée. — Quartier-général d'Amatlan. — Démonstration contre San-Balthazar. — Ouverture du feu. — Situation dangereuse du dépôt de Tranchée. — Le 25 mars, nouvelle démonstration de la place. — Le 27, ouverture de la 3^e parallèle. — Conseil de guerre. — Le 28, alerte de nuit dans la place. — Ouverture de la 4^e parallèle. — Conseil de guerre. — Messe au Camp d'Amatlan. — Feu des batteries de l'attaque. — La tranchée avant l'assaut. — L'attaque. — Mort du général de Laumière. — Occupation du fort. — Dîner à la Tranchée. — Visite au fort. — Spectacle de dévastation. — Attitude du général Bazaine. — Nuit dans la Tranchée. — Au jour, renvoi des troupes. — Retour au camp.

L'ouverture de la tranchée s'est faite sans incidents et sans subir aucune perte. C'est seulement au jour que la défense a découvert les traces de la première parallèle et que le fort San-Xavier a ouvert un feu intense surtout sur les abris où nous avons des tirailleurs, gardiens de l'ouvrage ébauché. En tout cas, dans nos lignes règne le calme et le général va y faire sa tournée d'inspection favorite.

Etant de service, je restai au cantonnement et dus m'immiscer à un incident extra-militaire singulier. Le général en chef, installé au sommet du Cerro San-Juan, était bien placé au point de vue tactique mais fort mal comme confortable. Son immense logis manquait de meubles, et sa maison militaire nous fit demander une partie de ceux dont était largement pourvu le domicile du riche meunier de Mayorasgo.

Satisfaction aussi large que possible fut donnée à notre grand chef; puis, inspiré par cette opération domestique, je

me livrai à mon tour à l'investigation, que justifiait l'état de guerre, du domaine où nous étions établis, qui, dans la circonstance, était un palais relatif avec ses vastes appartements ayant vue sur nos camps et ses galeries ouvertes sur des jardins délicieux. Je furetai aussi dans les bâtiments du moulin et d'une filature de coton mise en grève par les événements. Je découvris alors sur les trames de la filature d'immenses nappes d'étoffe et dans le moulin un bâtiment muré où on cachait du blé. Ayant fait part de ma découverte, le général fit perquisitionner et on recueillit d'une part des milliers de mètres d'étoffe dont on fit des sacs à terre pour nos tranchées, et de l'autre part 300 charges de blé que l'administration envoya sous la meule. J'avais ainsi fait une reconnaissance administrative au moins aussi fructueuse que celle de l'intendant de l'armée à Cholula, où on récolta plutôt des coups de sabre.

En somme, notre quartier général avec ses eaux vives, ses frais ombrages, ses jardins fleuris et des vues qui font rêver, était presque un séjour enchanteur, surtout après les Thébâides vécues si longtemps; malheureusement nous n'en jouissions que par intermittence et à petites doses.

Les débuts d'un siège sont peu fertiles en événements importants en raison surtout de la distance relative qui sépare encore l'attaque de la défense. Ce fut le cas des opérations directes contre Puebla; mais la ligne d'investissement de la division Bazaine serrait d'assez près les ouvrages extérieurs de la place et le général la restreignait chaque jour; aussi les défenseurs étaient turbulents et nous harcelaient sans cesse.

Le général avait une activité souvent audacieuse qui déconcertait et embarrassait la défense. Nous avions devant nous, comme points principaux de résistance de la forteresse, trois grands ouvrages couvrant la ligne continue des retranchements qui enveloppaient la ville. Je néglige le fort San-Xavier qui est le premier objectif de l'attaque, et le fort du Cerro de Guadalupe, de triste mémoire, que nous

nous bornons à surveiller; il nous reste le fort de Totimehuacan, ouvrage détaché de l'enceinte, qui commande toute la plaine occupant le centre de notre ligne d'investissement, celui dont nous avons fait parler les canons au Molino de Guadalupe, puis le fort de Carmen en face San-Balthazar, enfin les ouvrages de Morelos qui unissent Carmen à San-Xavier, que l'on nomma plus communément le Pénitencier.

Nous sommes, au 25 mars, déjà tellement rapprochés de ces deux ouvrages que leurs projectiles viennent parfois ricocher devant notre quartier général qu'on a dû protéger par la construction de fortes gabionnades en avant de lui. Cette journée se passa presque entièrement en alerte. Le matin, notre poste de la Teja est l'objet d'une vive fusillade de la part d'embuscades très rapprochées, établies dans la barranca du *Rio San-Francisco*. Nous y courons et le général fait renforcer la position.

Après déjeuner, le fort de Carmen ouvre encore contre la Teja un feu violent d'artillerie. Décidément, l'ennemi prépare quelque coup de force dans la plaine, et nous reparons pour aller à la Laguna d'où on peut veiller sur les deux points attaquables. Le général fait construire des ouvrages détachés pour fortifier ce bivouac quelque peu en l'air et couper toutes les routes venant de Puebla. Le général s'entretenait avec le général de Mirandole, et moi je surveillais les abords de la place, lorsque je découvris, entre le fort de Carmen et le village de San-Balthazar, des masses d'infanterie couvertes par un cordon de tirailleurs et qui semblaient manœuvrer.

En même temps, le fort de Totimehuacan ouvrait le feu sur le Molino de Guadalupe. Je courus prévenir le général qui jugea que cette effervescence indiquait une attaque pour percer notre ligne de la plaine en faisant, sur un point, un puissant effort, probablement vers Molino de Guadalupe où il courut après avoir fait prendre des précautions d'attente.

Tout est à prévoir, car le temps orageux paraît devenir

favorable à un coup de main, et puis il est cinq heures et la nuit approche. Le général donne ses instructions à la position del Molino de Guadalupe et revient au galop à Mazatlan. A peine descendu de cheval, il se rend à ses postes avancés et prescrit toutes les mesures que commandait la situation; il tient prêtes ses troupes pour se porter à la Laguna ou pour former des réserves à Amatlan, si l'attaque se faisait sur nous. Enfin l'orage parut dissipé sur terre comme au ciel; la nuit se passa dans le calme et un silence qui ne fut troublé que par des canonnades intermittentes de la place.

Mais le réveil du lendemain fut bruyant car, dès 5 heures, nos batteries enfin achevées et armées de 32 pièces, ouvrirent le feu sur San-Xavier et tirèrent pendant deux heures. La place répondit avec furie de tous les forts ayant vue sur les attaques. Ce feu porta principalement sur notre dépôt de tranchée et y fit beaucoup de mal.

Cet établissement, si important cependant, est situé de façon déplorable; c'est un véritable nid à boulets; il est plus dangereux que les tranchées elles-mêmes, et les travailleurs qui y vont prendre leurs outils sont obligés de le traverser au pas de course. Du reste, les nouvelles de la nuit sont peu satisfaisantes, panachées « bonnes et mauvaises » : le Pénitencier a été atteint et fortement endommagé, mais la défense a démasqué, sur notre gauche, une batterie de 4 pièces, construite, sans doute, depuis l'ouverture de nos tranchées, qui enfile la première parallèle et prend d'écharpe une de nos batteries. Le couvent de San-Xavier est rempli de troupes, mais l'ouvrage en terre qui l'enveloppe paraît complètement abandonné, et pourtant des travailleurs sont venus avec beaucoup d'audace pour réparer les parapets, mais ils ont été débusqués et chassés par nos tirailleurs des gardes de tranchée.

Le 16, la garnison ébauche encore une sortie double contre notre ligne, l'une vers Molino de Guadalupe, l'autre vers San-Balthazar; mais nos troupes s'habituent à ces exercices,

et les renforts se portent sur les points indiqués; à la nuit, l'ennemi rentre chez lui et nous chez nous.

Toutes ces manifestations esquissées à l'extérieur sans résultat sont cependant inquiétantes, car elles se produisent de tous les côtés et semblent destinées à nous donner le change pour tenter pendant la nuit un mauvais coup sur un terrain imprévu par nous.

Aux tranchées, on a ouvert la troisième parallèle qui, au matin était à peu près couverte, mais nous avons subi quelques pertes.

Dans la journée, le général en chef a tenu un conseil de guerre où on a décidé de tenter, pendant la nuit, d'enlever le Pénitencier par surprise. Cette nouvelle réjouit tout le monde, mais, dans la soirée, on changea de projet et on résolut l'ouverture d'une quatrième parallèle pour rapprocher davantage notre point d'appui du fort attaqué. C'était assurément plus sage qu'un coup de force dans des conditions médiocres, qui aurait pu renouveler la malheureuse affaire de Lorencez.

Du reste, à ce propos, un incident, étrange en raison de son opportunité, se produit dans la soirée. Un officier d'état-major mexicain, qui vient de désertir, nous arrive de Molino de Guadalupe. Il se dit aide de camp du général O'horan, et prétend que, dans la nuit d'avant, on aurait pu enlever le pénitencier qui était abandonné; il engage beaucoup à faire cette tentative. C'est peut-être vrai, mais ses dires ne paraissent pas vraisemblables. En tous cas, nous espérons bien qu'on ne se fierait pas aux racontars d'un officier déserteur qui pouvait fort bien avoir été expédié ainsi pour nous engager à faire une sottise. Le général nous parut être absolument de cet avis.

En tout cas, les événements de la nuit controvèrent les dires et les conseils de ce louche personnage et prouvèrent que la place veillait.

En effet, vers 2 heures, éclatèrent subitement une fusillade et une canonnade acharnées du Pénitencier et des ouvrages

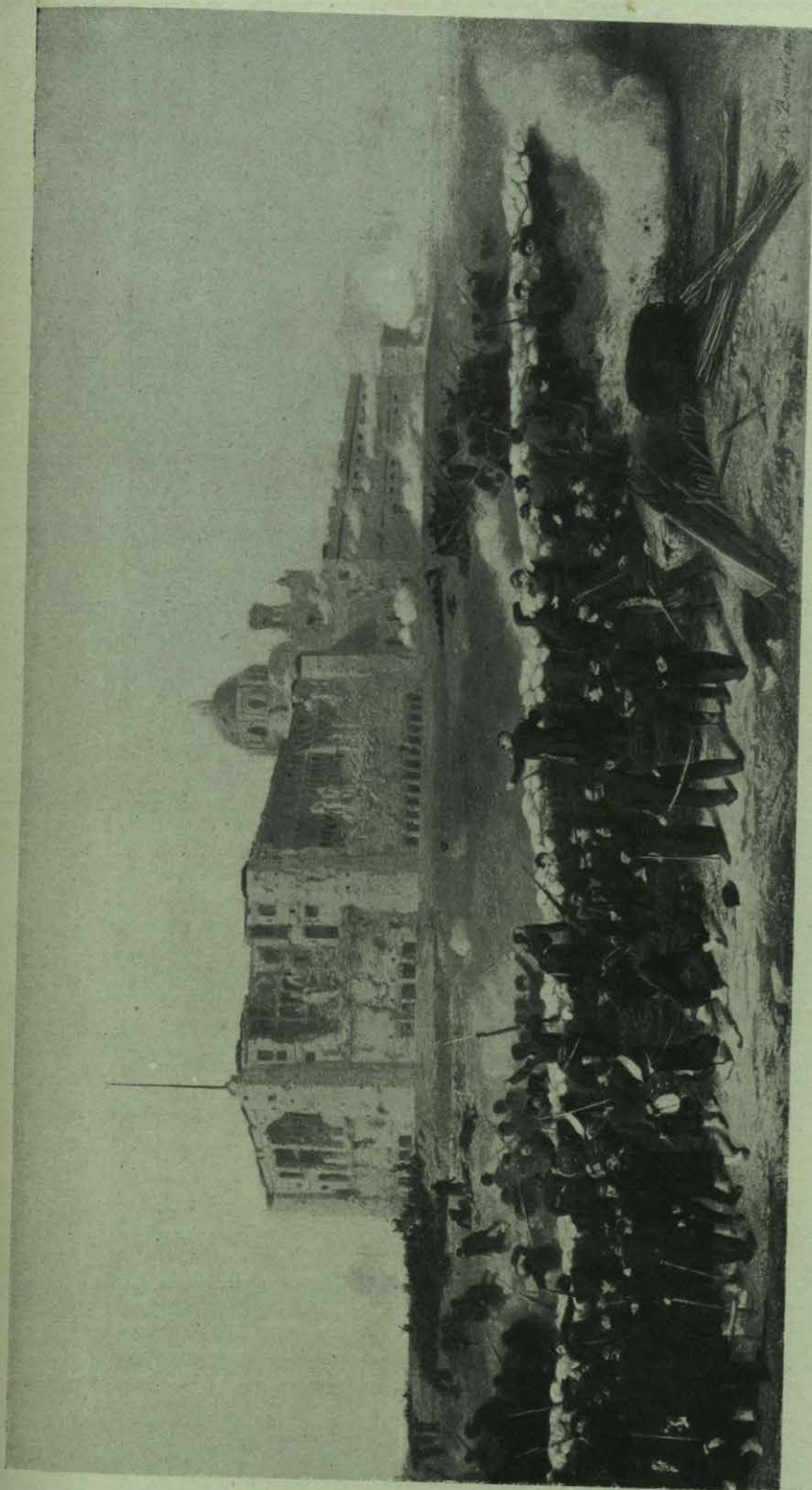
voisins. Le général m'envoya faire une ronde dans les postes avancés d'Amatlan pour recommander une grande vigilance, car cette explosion des feux de la place que rien ne semblait justifier de notre part pouvait être un retour offensif contre nos attaques et nos positions qui les avoisinaient.

Au matin, nous apprenons la cause de cette alerte bruyante. Pendant la nuit, quand la quatrième parallèle eut été bien amorcée, un capitaine du génie et un des officiers de tranchée, accompagnés de deux hommes, s'étaient glissés jusque dans le fossé du fort pour en faire la reconnaissance, mais ils avaient été découverts et obligés de revenir précipitamment. La place avait aussitôt ouvert le feu formidable que nous avions entendu. Evidemment on crut dans la forteresse que l'attaque de nuit allait se produire et que nos tranchées étaient bourrées de troupes. Le feu fut si violent que les travailleurs de la troisième parallèle, encore imparfaitement couverte, avaient été obligés de se replier dans la deuxième.

Ce tumulte intempestif avait aussi mis en alerte les troupes del Molino de Guadalupe qui passèrent la deuxième partie de la nuit sous les armes, ayant cru apercevoir une tentative d'évasion de la place. Cette crainte était sans doute justifiée, car se voyant ainsi resserrée, la garnison devait chercher à envoyer au dehors les bouches inutiles et principalement la cavalerie qui restait encore et ne pouvait plus servir à rien au milieu du réseau serré de retranchements dont nous avions entouré la forteresse.

Dans la journée, le général en chef vint passer la revue de notre cavalerie et distribuer quelques décorations aux glorieux vainqueurs de Cholula; il prononça une allocution de circonstance et, après un défilé brillant comme une charge, chacun retourna à son camp.

En revenant, le général s'arrêta au quartier du général de Castagny où nous devions trouver une note plus gaie que dans le discours que nous venions d'entendre; car Alexandre de Castagny, en outre de sa valeur comme officier



ASSAUT DU PÉNITENCIER (FORT DE PUEBLA), 29 MARS 1863.

général, était un type d'une originalité peu ordinaire : un autre chevalier de Braque. Aussi unissant sa chevaleresque bravoure à cette originalité, il exposa au général Bazaine un projet peu banal pour enlever Puebla de vive force.

Dès qu'on aurait pu pratiquer une ouverture dans les remparts de la forteresse, il se mettrait à la tête de ses turcos, absolument nus, n'ayant pour effets militaires que la chéchia et les godillots, et se précipiterait en trombe à travers la ville poussant des hurlements épouvantables qui terroriseraient les Indiens se croyant poursuivis par les démons déchainés; il ouvrirait ainsi un passage à l'armée.

De Castagny l'aurait fait avec autant de gravité que d'impétuosité, et il ne serait pas imprudent de croire qu'il aurait réussi. Il n'en faut parfois pas autant pour provoquer des paniques irrésistibles.

Malgré la saveur antique du projet, le général Bazaine ne crut pas devoir l'offrir au général Forey dont le formalisme aurait pu s'offusquer. Il resta pour nous une note divertissante au milieu de tant d'autres qui ne l'étaient pas.

En quittant cet humoristique général, nous revenions à Amatlan, lorsqu'arrivé à la fameuse gabionnade qui barrait la route venant de la ville, on découvrit, à quelques centaines de mètres en avant, une sentinelle avancée mexicaine qui nous donna la contre-partie du projet d'assaut du général de Castagny. Cet héroïque soldat voulant quitter la place, avait mis son fusil au pied d'un arbre, s'était dépouillé de tous ses vêtements et s'était faulé tout nu jusque dans nos lignes.

Pour finir la journée, nos batteries rouvrirent le feu pendant une heure; mais la place répondit si énergiquement qu'il nous parut que le Pénitencier semblait posséder encore une vigueur des plus respectables.

Le 29 mars, à 7 heures du matin, le général se rend au Cerro San-Juan où il est appelé en conseil de guerre. En passant au dépôt de tranchée, nous prenons les nouvelles de la nuit. On a occupé un établissement de bains situé en

avant de Santiago, près de la ville, sur le *Paseo* et sur le flanc de San-Xavier; des officiers sont même allés se promener sur le *Paseo*. On croyait alors pouvoir s'élancer en ville; mais le général en chef s'y est opposé fort sagement, car cette sorte d'abandon et de somnolence de la garnison ne devaient être qu'apparents. Du reste, l'occupation de Los Banos a motivé, durant la nuit, une fusillade qui a troublé tous les camps.

A la sortie du conseil le général paraît satisfait, mais il ne dit rien de ce qui s'y est passé et nous revenons rapidement à Amatlan car nous sommes au dimanche des Rameaux et l'aumônier attend le retour du général pour célébrer l'office.

L'autel est dressé sur le bord du canal d'Amatlan, dans le camp du 51°. Il est formé de gabions enguirlandés de feuillages et de roses; quelques tambours soutiennent la table où est posée la pierre sacrée; quelques bougies inclinent, sous une brise timide, leurs flammes vacillantes; un Christ appuyé sur une croix de feuillage, domine l'autel. Durant la messe, une musique fait entendre les plus douces symphonies pendant que les accents brutaux des canons de Puebla font trembler l'atmosphère.

Le même concours que d'habitude, les mêmes personnages entourent le général. Ce sont des officiers et un grand nombre de soldats qui viennent de tous les points du camp se découvrir devant l'autel. Un observateur attentif pouvait remarquer que ces braves gens étaient plus nombreux et plus recueillis que lorsqu'on disait la messe à Nopalucan ou ailleurs. C'est que, depuis quelques jours, ces hommes s'habituent à regarder la mort de près, et qu'en exaltant leur courage, le danger réveille également en eux le sentiment de la religion. Aussi peut-on constater qu'un grand nombre d'entr'eux sont émus en entendant cette parole timide mais pénétrante du prêtre que l'éclat des détonations cherche en vain à dominer.

Pour nous tous, cette messe a un caractère plus solennel

que d'habitude; pour quel motif? nous l'ignorons cependant; mais ce doit être le résultat d'un sentiment instinctif. Une voix mystérieuse semble nous murmurer qu'un grand danger nous attend, nous guette. Et puis, nous remarquons que le front du chef est plus absorbé, plus soucieux que de coutume; il a même l'air plus recueilli.

Enfin, l'office se termine, et quand un chœur de soldats a chanté le *Domine Salvum*, la foule se disperse et le général rentre à son quartier général. Aussitôt le chef d'état-major vient s'entretenir longuement avec lui et recevoir des ordres. Quand le général reparut, il était plein de gaieté et nous appela à déjeuner. Le repas se passa très joyeusement, d'autant qu'il faisait un temps superbe et que nous déjeunions dans la galerie ayant sous les yeux le ravissant paysage de l'*Atoyac*.

Au dessert, le général, qui nous avait ménagé une surprise, nous annonce qu'à une heure nous monterons tous à cheval avec lui, munis de nos armes, et que nous allons donner l'assaut au Pénitencier. Ce fut parmi nous une explosion de joie, car nous n'avions jamais pensé devoir être de cette fête, puisque c'était, pour ainsi dire, la 2^e division qui tenait dans ses lignes les opérations du siège. Et puis, non seulement nous sommes de la partie, mais nous serons les seuls à en être.

Les troupes désignées pour donner l'assaut sont, en première ligne, un bataillon du 2^e zouaves et le 1^{er} bataillon de chasseurs, corps de la 2^e division qui ont demandé l'honneur d'être en tête, ayant été les gloires malheureuses du combat du 5 mai 1862. Cette faveur a été accordée, et c'est justice. Les troupes de la 1^{re} division forment la seconde ligne; elles se composent d'un bataillon du 51° et d'un bataillon du 3^e zouaves. Le colonel Garnier, du 51°, fera fonction de général de tranchée et le général Bazaine commandera l'assaut.

Les troupes arriveront à 2 heures dans les tranchées.

A 4 heures, toutes les batteries ouvriront le feu qui durera